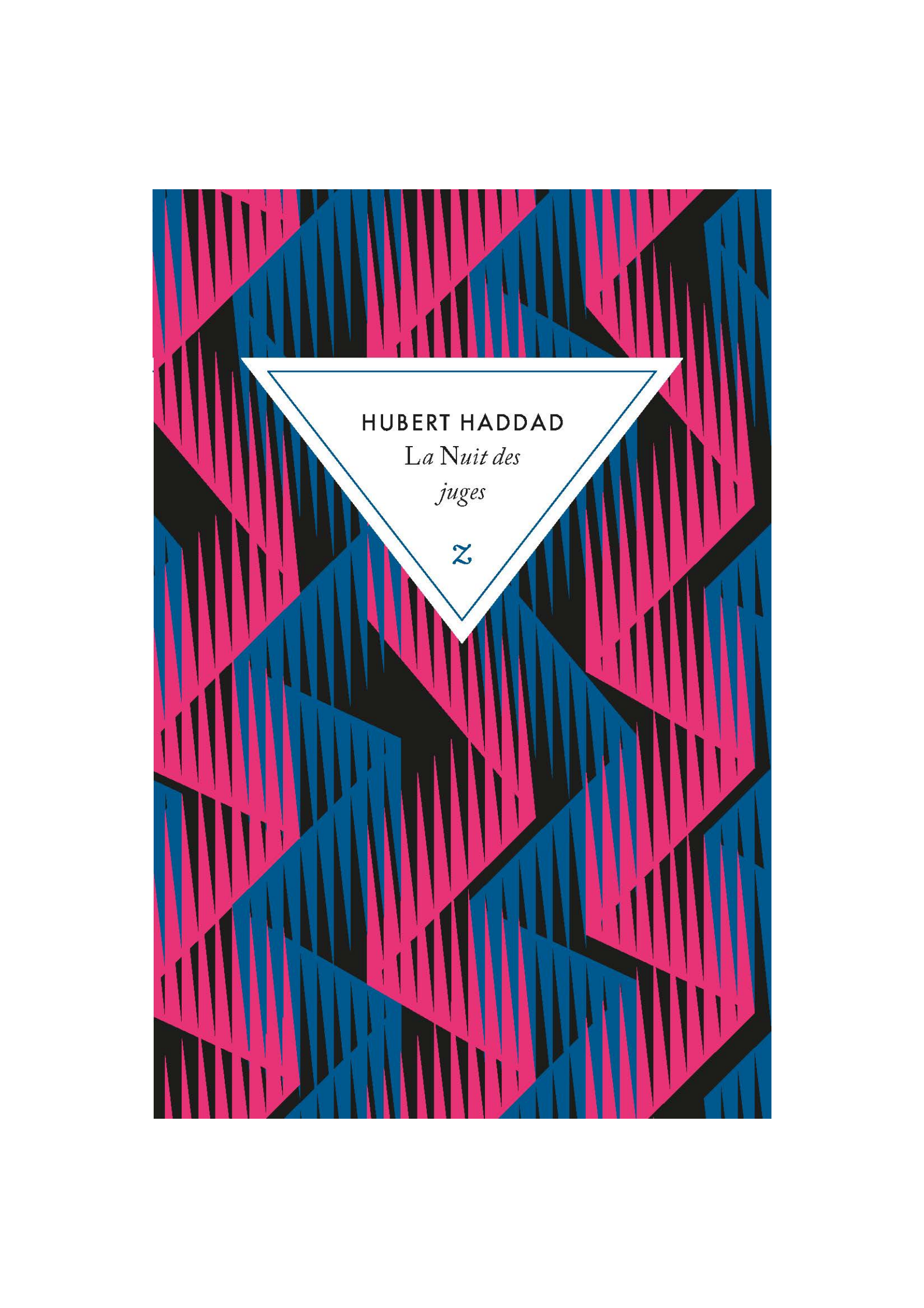




HUBERT HADDAD

*La Nuit des
juges*

ℵ

« Dans son nouveau recueil, il illustre et déjoue son propos. Avec un goût pour le mot précieux, il multiplie les théâtres d'ombres et ne s'interdit rien, souvenirs et non-dits circulant dans des espaces faussement déserts, propres aux dénouements fatidiques. »

Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des Livres*

« Sur le fond et sur la forme, une jolie réussite, et la preuve que, chatoyante, la littérature est bien vivante. »

Robert Colonna d'Istria, *Corse Matin*

« Une œuvre profondément poétique et introspective, où la fluidité du temps s'unit à la puissance des émotions pour édifier un univers singulier qui demeure dans la mémoire. »

Antoine Jockey, *Al Majalla*

« Entrer dans le monde complexe et hypnotique dans le monde complexe et hypnotique d'Hubert Haddad, c'est toujours ouvrir une fenêtre sur l'imaginaire. »

Marcel Cordier, *L'Écho des Vosges*

« Avec son style poétique, fleuri et son usage savant des mots, Hubert Haddad occupe une place à part dans la littérature française. »

Jean-Luc Aubarbier, *L'Essor Sarladais*

« *La Nuit des juges*, par la diversité des sujets, l'écriture parfaite adaptée à ceux-ci, par les multiples personnages mis en scène, témoigne de la force de la nouvelle dans la littérature contemporaine et du talent d'Hubert Haddad, écrivain majeur de notre temps. »

Max Alhau, *Europe*

WEB



« La richesse du vocabulaire, la brillance du style, l'art du récit, tout enchante chez Hubert Haddad. »

Thierry Guinhut, *Le Matricule des Anges*

https://lmda.net/2026-04-mat27232-la_nuit_des_juges?debut_articles=%4014853



« Tout l'art d'Hubert Haddad est d'évoquer en une phrase une atmosphère à la fois familière et étrange, où l'on sent comme un malaise, une menace diffuse, mais dont on goûte en même temps la sérénité sur le point d'être troublée. »

Jean-Claude Bologne

<https://www.jean-claude-bologne.fr/2025#anchors-mnn5ing72>

La viduité

« Une prose envoûtante. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2026/05/14/la-nuit-des-juges-hubert-haddad/>



« Hubert Haddad a un univers bien marqué. La richesse de son langage, son style poétique, son habitude de jongler entre réel et fantastique, sa façon de jouer avec les ombres, de s'appuyer sur son amour pour les arts, sa connexion avec la beauté de la nature en font un auteur complet et atypique. »

Marie-Anne Sburlino, *Sur la route de Jostein*

<https://surlaroutedejostein.fr/2026/06/05/la-nuit-des-juges-hubert-haddad/>



Histoire d'un livre

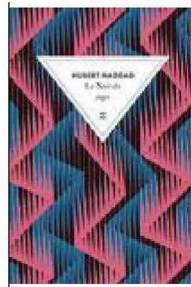
Théâtres d'ombres

« Genre littéraire exclusif d'une exigence si inclémente », la nouvelle, affirme Hubert Haddad, permet par sa courte distance « de se surpasser en concentrant toutes ses énergies sans jamais égarer la clé incandescente de son imaginaire ». Dans son nouveau recueil, il illustre et déjoue son propos. Avec un goût pour le mot précieux, il multiplie les théâtres d'ombres et ne s'interdit rien, souvenirs et non-dits circulant dans des espaces faussement déserts, propres aux dénouements fatidiques. En marge de la longue nouvelle aux allures sentencieuses qui donne son titre à l'ensemble, on suivra l'enfant de *Poisson d'argent* pour adopter le secret comme seule arme pour se soustraire aux autres, « fantômes insatiables », ou l'homme du *Cor de nuit* qui accueille, dans un atelier délaissé, une femme qui n'apparaît que pour se livrer nue à

son pinceau. Selon Paul Valéry, « la beauté est une sorte de morte », ce que fait entendre la prose d'Haddad. ■

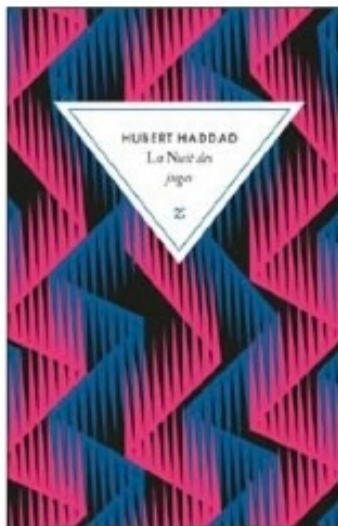
PHILIPPE-JEAN
CATINCHI

► **La Nuit des juges,**
d'Hubert Haddad, *Zulma*,
240 p., 19,50 €.



La littérature à son sommet

Nouvelles. En même temps que reparaît en poche *Les Derniers Jours d'un homme heureux*, roman publié en 1980, Hubert Haddad propose un très beau recueil de nouvelles, placé sous le signe du mystère et de l'imaginaire poétique, sa patrie.



La Nuit des juges,
de Hubert Haddad, Editions
Zulma, 240 pages, 19,50 €.

À la tête d'une œuvre considérable, qui ne cesse de se développer au fil des années - elle comprend poésie, romans, essais, nouvelles ; l'auteur est également peintre et critique d'art -, Hubert Haddad propose un nouvel opus séduisant à plus d'un titre. Il s'agit d'un recueil de nouvelles, qui donnent à connaître ambiances et mondes très différents - l'auteur excelle dans ce genre littéraire, qui suppose concision, rapidité : chaque nouvelle reconstitue un univers, saisi à un moment donné, y fait évoluer des personnages qu'on ne fait qu'entrevoir, on ne s'y ennue jamais.

Il y est question de souvenirs enfouis, de non-dits, de personnages qui traversent la vie, dépassés par les circonstances - sont-ils bien vivants, existent-ils ?

Ces personnages fragiles, énigmatiques, évoluent dans des mondes étranges, oniriques, emplis d'ombres et de mystères : on pourrait se croire en plein romantisme allemand. Au fil de la lecture, on découvre que des éléments présents dans les nouvelles lues se retrouvent ailleurs, dans d'autres nouvelles, et que l'ensemble constitue une espèce de roman.

Comme si les nouvelles n'étaient que des facettes de l'existence, des instants insaisissables, l'expression d'obsessions, de craintes, de passions, par-dessus tout - c'est là que l'imagination remplit à merveille son rôle - des manifestations du caractère énigmatique et de la fragilité de l'existence. Sur le fond et sur la forme, une jolie réussite, et la preuve que, chatoyante, la littérature est bien vivante.

R. C. I.

LE MATRICULE DES ANGES

Romancier abondant, Hubert Haddad ne saurait négliger la nouvelle. Il la compare « *au saut à la perche* » : « *On commence par poser un mystère. On l'amplifie pour faire durer. On parvient au point ultime d'énigme* ». Sans nul doute ce dernier recueil répond avec assurance à ce défi. Dans *La Nuit des juges*, sur une propriété de Sologne, règne un « *pervers monomane* ». La partie de chasse conduit à un étrange procès à l'issue duquel un « *visage recouvert de sang* » se donnera la mort. Plus loin, des « *limiers de bibliothèque* » sont à la recherche d'un « *livre légendaire* », selon le titre. Serait-ce en abyme celui de notre auteur ? Incinéré avec ses manuscrits, Carl W. Lutzwein, écrivain passablement orgueilleux, bibliophile compulsif, auteur du *Livre des légendes*, fut l'objet de l'admiration de la jeune Katrin. Qui sut se nourrir de son maître pour créer son propre livre, aux clefs trop transparentes. Ne reste à Carl qu'à vainement fomenter son « *livre perdu* ». Ces cendres encore brûlantes vont-elles le venger ?

Les tentations de l'art, d'Éros et de Thanatos hantent ces pages, parmi *Le sentier des ruches*, *Crime d'honneur* ou *Le Cor de nuit*, qui présente l'atelier d'un peintre. Un monde dévasté brise les frontières, une centrale nucléaire explose, une dictature interdit bien des livres, lorsque ne sont autorisés que « *la littérature de confort* » et les « *problèmes sociétaux abordés d'un point de vue doctrinal* ». L'écriture manuscrite est elle-même pénalisée... L'on ne sait laquelle de cette douzaine de nouvelles il faut préférer : il nous faudra bien toute une « *nuit des juges* » pour en délibérer. La richesse du vocabulaire, la brillance du style, l'art du récit, tout enchante chez Hubert Haddad.

Thierry Guinhut

La Nuit des juges, de Hubert Haddad

Zulma, 240 pages, 19,50 €



Par Antoine Jockey / Mai 2026

La Nuit des juges : un recueil qui explore les labyrinthes de la mémoire et du désir

Le romancier et poète français d'origine tunisienne Hubert Haddad revient avec un nouveau recueil de nouvelles intitulé *La Nuit des juges*, composé de treize récits de souffle et d'ampleur variables, qui se conjuguent pour former une expérience créative rétive à toute classification.

Dans cet ouvrage récemment paru aux éditions Zulma à Paris, l'auteur de *Palestine* poursuit l'affirmation de sa voix singulière en tissant une fascinante mosaïque humaine où se dissolvent les frontières entre désir et tragédie, où le mystère s'entrelace avec la solitude de l'être. Le lecteur se retrouve ainsi face à un univers à la tonalité magique, où la réalité se confond avec le rêve et où chaque instant — aussi infime ou fugace soit-il — devient un laboratoire existentiel ouvert à l'interprétation.

Dès les premières pages, le temps se fragmente et perd sa linéarité : les événements du passé se superposent au présent, les souvenirs s'enchevêtrent aux hallucinations, tandis que les lieux eux-mêmes semblent refléter les profondeurs intérieures des personnages. Des ruelles labyrinthiques et palais énigmatiques aux quartiers de baraques misérables et ateliers abandonnés, chaque espace devient un prolongement de l'âme, une scène où prennent forme émotions et obsessions.

Quant à l'écriture, par sa densité poétique, elle pousse le lecteur à plonger dans un univers mental complexe, où digressions, sensations et images ne relèvent pas de l'ornement, mais constituent des éléments essentiels qui approfondissent la compréhension intime de chaque personnage et bâtissent un réseau de significations entremêlées.

Univers fragmentés

Au sein du recueil, certaines nouvelles se distinguent par leur forte intensité expressive et leur capacité à incarner les thèmes centraux de l'œuvre. Dans *Poisson d'argent*, un enfant solitaire se réfugie dans la salle de bains pour échapper aux disputes de ses parents, tandis que l'étrange maison construite sur une ancienne demeure, avec ses caves et ses souterrains labyrinthiques, devient le reflet et l'écrin de son isolement.

Là, l'enfant observe un petit insecte appelé poisson d'argent ; puis, lorsqu'il accompagne ses parents rendre visite à son grand-père mourant dans une maison de

retraite, il découvre que les souvenirs des morts continuent de battre à travers les vivants, comme une présence secrète qui confère un sens à l'existence.

Dans *Iza sur le chemin des ruches*, le narrateur rencontre une femme mariée et insaisissable nommée Iza lors d'un séjour dans une auberge isolée. Tandis que leur brève aventure nocturne oscille entre désir, vertige et étrange impression de déjà-vu, cette rencontre — suspendue comme le vol d'une abeille au-dessus de la ruche — semble illustrer la capacité du temps à se dilater ou à se figer, à suspendre l'instant dans une zone presque détachée du réel.

La nouvelle qui donne son titre au recueil, *La Nuit des juges*, transporte quant à elle le lecteur dans la région française de la Sologne, plus précisément dans le domaine de Guy de Borne, où un ancien général solitaire trouve la mort dans des circonstances mystérieuses. Le lieu fascine un lord écossais nommé Alistair McRohan, qui décide des années plus tard de s'y installer. Entre parties de chasse ambiguës, crypte ancienne et intrigues locales, le récit explore les obsessions et les secrets de l'aristocratie, mêlant le vertige du danger à l'attrait de l'inconnu et aux confins du surnaturel.

Réalités cruelles

Dans d'autres récits, Haddad plonge dans des réalités plus dures. Dans *Une nuit à Sohilo*, un enfant borgne lutte pour survivre dans un bidonville, au milieu de la violence, de la misère et de l'indifférence. Bien que la mort et l'injustice le menacent à chaque instant, il connaît aussi des moments de solidarité et de tendresse qui lui insufflent une lueur d'espoir. À travers cette expérience, la nouvelle offre une image éloquente de la résilience humaine et de sa capacité à rêver d'un monde plus juste, même dans les conditions les plus cruelles.

Dans *Répertoire et frontières*, une femme nommée Lucile, aidée de son compagnon, lutte pour protéger une bibliothèque francophone dans un grand-duché soumis à un régime autoritaire où règnent censure et répression. Malgré son arrestation pour diffusion de livres interdits, elle continue, depuis sa cellule, à défendre la littérature et à préserver la flamme de l'esprit critique. Son comportement reflète ainsi la puissance de la résistance intellectuelle et la manière dont la littérature peut devenir refuge et acte de survie face à la barbarie et à l'oubli.

Dans *Amphiandra*, Hans Bal, accablé par une solitude douloureuse et de profondes blessures, rencontre une femme fascinante et inaccessible nommée Amphiandra. À travers une relation oscillant entre désir, méditation et questionnement philosophique, la nouvelle explore une mémoire fragmentée et une quête obstinée de sens dans un monde brumeux, où Amphiandra devient le symbole de la vie et de l'affranchissement des contraintes, l'incarnation du désir humain de dépasser le temps et de saisir l'intensité de l'instant.

Quant à *Nulle part une patrie*, la nouvelle esquisse un futur proche où le continent européen s'effondre sous le poids de crises politiques, écologiques et militaires successives. Le narrateur y endure les difficultés de la survie parmi les ruines, témoin

d'un exode massif ; face aux conflits violents et à leurs conséquences meurtrières, il contemple des terres désertées et des palais abandonnés, prenant pleinement conscience de l'ampleur de la perte et de la fragilité des sociétés humaines.

Mémoire et fragilité

Dans ces récits comme dans l'ensemble du recueil, se dévoile la pluralité de l'expérience humaine : l'intime s'y mêle au collectif, les souvenirs croisent les désirs immédiats, dans une brillante exploration des profondeurs psychiques. La mémoire, qu'elle soit individuelle ou partagée, y apparaît comme un élément central : à la fois refuge et fardeau, pont entre les vivants et les absents, moyen pour les personnages de comprendre leur vie et le monde qui les entoure.

Tandis que la solitude — souvent liée à l'enfance, à l'exclusion sociale ou à l'enfermement — pousse à l'introspection et crée une forte tension dramatique dans des espaces clos, labyrinthiques ou marginalisés, l'érotisme, qu'il surgisse dans la rencontre avec Amphiandra ou Iza, n'apparaît jamais gratuit ; il s'entrelace au temps, à la mémoire et à la conscience de la fragilité humaine.

Ainsi, les expériences sensorielles deviennent des moyens de toucher à l'intensité de l'instant et de dépasser les limites temporelles. Dans cette interaction entre désir et réflexion, Haddad explore avec finesse les liens entre plaisir, intimité et méditation existentielle.

Un style immersif

Les catastrophes — naturelles, politiques ou sociales — qui traversent l'ensemble des textes ne se contentent pas de souligner la fragilité du monde. En confrontant les personnages à l'histoire collective, à la violence, aux échecs des sociétés et aux déséquilibres écologiques, elles approfondissent également le sentiment de vertige existentiel, rappelant que chaque instant de vie est à la fois précieux et vulnérable.

L'impact de ces récits est renforcé par le style de Haddad, marqué par une grande densité poétique, un goût manifeste pour la digression et une capacité à mêler narration, souvenir et réflexion philosophique. Les longues phrases, au rythme presque hypnotique, créent un flux continu qui immerge le lecteur dans les sensations et les pensées des personnages, tandis que les digressions — loin d'être secondaires — participent pleinement à la construction des univers mental et affectif, donnant aux fragments narratifs une cohérence organique et un sens global.

La lecture se transforme ainsi en voyage intérieur à travers la conscience, où chaque détail, chaque souvenir et chaque image contribue à façonner l'impression d'un monde en perpétuelle métamorphose.

Condition humaine

Les espaces eux-mêmes — caves, souterrains, ateliers, palais ou bidonvilles — renforcent par leur diversité le caractère baroque et multiple du recueil. Chaque nouvelle agit comme un fragment éclairant l'ensemble, participant à la construction d'un tissu narratif cohérent où les thèmes se répondent dans un dialogue intérieur permanent.

Au-delà des événements racontés, le recueil interroge la condition humaine et les rapports de pouvoir au sein de la société. Les personnages affrontent souvent des systèmes oppressifs, des institutions qui limitent les libertés et des situations marquées par la violence et la surveillance ; pourtant, ils ne cessent de chercher à préserver leur humanité, que ce soit par l'érotisme, l'acte créateur, l'attention portée au monde ou la résistance intellectuelle.

Cette tension permanente entre fragilité et force, chaos et beauté, solitude et aspiration à l'universel, confère au recueil sa profondeur et sa densité. L'ouvrage ne se contente pas de raconter des histoires : il pose des questions essentielles sur la mémoire, la perception et le temps, ainsi que sur la manière dont l'être humain affronte la perte, le désir et les catastrophes. Chaque récit, chaque lieu, chaque personnage agit comme un miroir de l'âme, offrant au lecteur une expérience de lecture immersive et exigeante, mais riche en émotions.

Ainsi, *La Nuit des juges* confirme la place singulière de Hubert Haddad dans la littérature française contemporaine. Mêlant poésie, réflexion philosophique et puissance narrative, l'ouvrage propose des textes qui interrogent autant qu'ils captivent, faisant de la lecture un acte de participation où le lecteur est invité à recomposer les récits, à s'immerger dans les fragments de mémoire et à éprouver l'intensité vertigineuse de la vie.

En somme, Haddad offre à travers ces treize nouvelles une brillante exploration des tensions entre l'intime et le collectif, entre rêve et réalité, entre mémoire et oubli, à travers des personnages — notamment des enfants, des solitaires, des amants et des résistants — qui incarnent cette quête incessante de sens et de beauté, ainsi que la nécessité de préserver l'humanité de l'individu face au chaos, sans oublier le pouvoir salvateur du désir et de la création.

Ainsi, *La Nuit des juges* apparaît comme une œuvre profondément poétique et introspective, où la fluidité du temps s'unit à la puissance des émotions pour édifier un univers singulier qui demeure dans la mémoire.

****Citations : ****

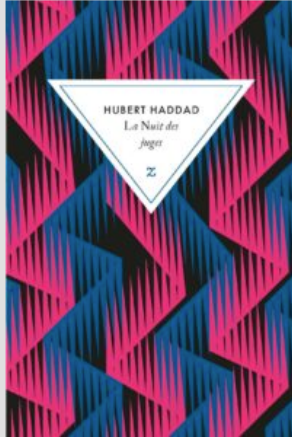
« Un monde où la réalité se confond avec le rêve, et où chaque instant devient un laboratoire existentiel. »

« Les lieux semblent refléter les profondeurs intérieures des personnages, comme si chaque espace était un prolongement de l'âme. »

« La mémoire, à la fois refuge et fardeau, est un pont reliant les vivants aux absents. »

Sur la route de jostein

Partageons nos impressions de lecture, mes coups de cœur, mes découvertes littéraires.



Titre : La nuit des juges
Auteur : Hubert Haddad
Editeur : Zulma
Nombre de pages : 240
Date de parution : 12 mars 2026

L'art de la nouvelle

La nuit des juges est un recueil de quatorze nouvelles. La plus longue donne son titre au recueil. Certaines ne font que quelques pages. Et la dernière nouvelle traite du parallèle entre l'art de la nouvelle et du saut à la perche. Aucun doute possible, l'auteur maîtrise l'art de la nouvelle.

On commence par poser un mystère. On l'amplifie pour le faire durer. On parvient au point ultime d'énigme. Il est temps de trouver l'issue. Il s'agit en fait de prendre son élan avec élégance, d'atteindre la vitesse d'arrachement d'une foulée mesurée, puis de franchir le plus haut possible la barre du mystère, sans jamais effleurer celle-ci, dans un geste d'écriture en boucle laissant hors d'haleine le lecteur, et enfin de conclure cet épisode dynamique en chute déliée, presque affranchie, tandis que la perche ou la plume glisse au sol à l'insu du lecteur.

L'ensemble du recueil évolue dans une ambiance énigmatique. L'unité se fait aussi en retrouvant certains personnages secondaires d'une nouvelle en personnage principal d'une autre.

L'univers du recueil

Hubert Haddad a un univers bien marqué. La richesse de son langage, son style poétique, son habitude de jongler entre réel et fantastique, sa façon de jouer avec les ombres, de s'appuyer sur son amour pour les arts, sa connexion avec la beauté de la nature en font un auteur complet et atypique.

Certes, ce n'est pas un auteur facile à lire. Surtout dans le genre de la nouvelle.

Mais on ressort toujours grandi d'une lecture de cet auteur.

Profondément humain, il met ici en évidence, de manière parfois ironique, les clivages de classe (*Une nuit à Sohelo*) et les dérives contemporaines.

L'argent a bien l'odeur des charniers.

La Nuit des juges se passe dans une grande propriété de Sologne. Charles Dupont-Malloré a invité tout le gratin bourgeois à une partie de chasse. Bloqués par un violent orage, les

convives jouent à faire le procès de leur hôte. C'est une scénographie mondaine et barbare qui met en évidence la violence du milieu.

Plusieurs nouvelles se placent dans le futur. *At home nowhere* imagine les conséquences de l'explosion d'un réacteur nucléaire en bord de Loire.

Bornages et frontières nous parle d'un monde futur où les livres sont prohibés et les intellectuels emprisonnés. *Ampheandra* nous parle de pouvoirs autoritaires.

Autour du mystère de l'amour et de la mort, porté par la beauté de la nature, d'un livre ou d'un tableau, ce recueil de nouvelles nous rappelle ce qu'il nous faut protéger.

Site officiel de Jean Claude Bologne

écrivain

Hubert Haddad, *La nuit des juges, Zulma*, 2026.

« Il y a nouvelle lorsque tout est organisé autour de la question : “Qu’est-ce qui s’est passé ? Qu’est-ce qui a bien pu se passer ?” » Cette « pirouette » de Gilles Deleuze, qui sert de conclusion à une courte postface intitulée « L’Art de la nouvelle comparé au saut à la perche », aurait pu servir d’exergue au recueil. Ces treize nouvelles – de trois à soixante-quatre pages – défient tout résumé, qui en trahirait l’esprit et gâcherait le plaisir de la surprise. L’essentiel tient dans l’atmosphère, qui souvent prime sur la narration. Mais il s’y glisse, subrepticement, un détail qui peut paraître anodin, une métaphore que l’on prendrait distraitemment pour une coquetterie d’écriture, et qui révèlent une clé de lecture : un poisson d’argent, une abeille suspendue dans l’air... Et c’est aussi valable pour l’ensemble du recueil, dont les nouvelles sont indépendantes les unes des autres, sinon qu’un personnage secondaire, un lieu récurrent, un indice caché, tissent un réseau serré entre elles et suggèrent une lecture globale.

La plus longue de ces nouvelles, qui donne son titre au recueil, pourrait presque servir de récit-cadre, sinon qu’elle n’apparaît qu’en troisième position et que ses personnages secondaires sont si nombreux qu’il faut le crayon à la main pour les relier avec ceux d’autres nouvelles. Et que vient faire cette auberge de la Reine-Claude, cette « vraie ruche à potins » dont la gérante, Mme Briette, concentre « le nectar dans son jabot social » ? Bien des personnages de différentes nouvelles viennent y faire un détour... On l’aura compris : ce recueil est un petit bijou de précision digne d’une horloge astronomique ! Mais ce n’est pas au niveau de l’anecdote que se situe la cohérence du récit. Le titre est un piège....

Tout l’art d’Hubert Haddad est d’évoquer en une phrase une atmosphère à la fois familière et étrange, où l’on sent comme un malaise, une menace diffuse, mais dont on goûte en même temps la sérénité sur le point d’être troublée. Sous « la palpitation ocre des frondaisons », l’automne peut avoir « la lumière neigeuse d’une fin d’après-midi ». Une chasse à courre festive est interrompue par une tempête exceptionnelle. Les lieux, qui évoquent malicieusement l’atmosphère des romans gothiques, jouent un rôle essentiel dans ces ambiances inquiétantes, comme s’ils traduisaient les appréhensions des personnages. S’il y a deux niveaux de caves, on soupçonne qu’il y en a d’autres par-dessous, et l’escalier qui descend toujours plus bas mène peut-être en enfer. N’y a-t-il pas au-dessous des terres (et « de source avérée » !) une mer fluviale aux crues imprévisibles et dévastatrices qu’on a surnommée la Malnoue ? Un globe conçu par un vitrailliste génial amateur d’hologrammes donne l’impression, lorsqu’on y pénètre, d’évoluer dans un cerveau... Mais tous ce travail vers la profondeur, vers l’intérieur de la psyché humaine, n’est-il pas précisément celui du nouvelliste ?

Puis il y a les personnages, parfaitement caractérisés par un tic, une métaphore, un petit détail, et pourtant étrangement apparentés par leur silence, leur disparition, leur inexistence. Un enfant de verre, enfant miroir qu’on dévisage en passant. Un homme qui s’efface aux yeux

des autres jusqu'à devenir l'ersatz de lui-même, « un auxiliaire d'illusion ». Un peintre sans visage qui, par ses œuvres, investit celui qui a racheté son atelier. Ou, sur un mode plus humoristique, cette « noblesse de cloche », ces « anoblis de beffroi » qui hantent les chasses à courre et qui semblent les fantômes de la vieille aristocratie. On peut avoir de « longs silences de puisatier retournant à la source avec une jarre trop lourde », ou connaître « un de ces fugaces sursauts lazaréens qu'endure l'agonisant dans un glas d'entrailles ». Ou, puisqu'on évoque Lazare, réapparaître longtemps après un accident où l'on aurait dû mourir.

Entre les atmosphères et les personnages, il faut aussi prêter attention aux animaux, qui peuvent interférer avec les uns et les autres. L'abeille suspendue comme une balle, le poisson d'argent entrevu dans le regard du grand-père, la biche blanche dont la mort présage l'accident d'une jeune femme à la chair si blanche, le renard avec lequel on confond un jeune homme réfugié dans une tombe, celle d'un acteur opportunément nommé Volpiglio (*volpe*, le renard). Quant à Capiscani (« tête de chien »), il étudie le langage de type voméronasal des chiens...

C'est dans l'évanescence des hommes et des paysages brumeux que réside le lien entre ces nouvelles. Les jeux de la mémoire et de l'oubli reviennent comme un leitmotiv, rappelant le clin d'œil final emprunté à Deleuze : « Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Le doute s'insinue chez certains personnages : « Ce que l'on oublie a-t-il seulement existé ? » Sauf que, parfois, comme les disparus qui refont surface, les souvenirs peuvent soudain resurgir des « vapeurs stagnantes de la mémoire ». Le sentiment de « déjà-vu » accentue le malaise, « comme si une autre vie se superposait à la nôtre, en palimpseste ». Ces allers-retours du passé au présent par les caprices de la mémoire constituent la trame souterraine de ce recueil. La mémoire n'est-elle d'ailleurs pas elle-même « comme un livre que l'on rédigerait rêveusement pour soi-même : à lire plus tard, quand on aura tout oublié » ? Oublié, ou... changé de monde ? En fait, les personnages récurrents, qui parfois changent de nom, d'époque, de lieu, semblent vivre simultanément dans des univers différents. Il s'agit moins d'un sentiment de déjà-vu que de l'infiltration d'une nouvelle dans une autre.

C'est ainsi, en tout cas, que l'on peut lire ce recueil qui défie la sagacité du lecteur : comme si chaque nouvelle était le palimpseste d'une autre, comme si les personnages s'effaçaient l'un après l'autre jusqu'à n'être plus qu'un miroir pour ceux d'autres nouvelles, avec d'autres prénoms, et qui s'y contemplant sans les voir. Ces personnages récurrents sous des identités différentes parcourent toute la gamme des mondes parallèles : les rêves, la possession, la fiction, les rôles d'un vaste théâtre, l'Au-delà (« Tout est pareil dans l'Au-delà, si bien que nous y sommes peut-être déjà »), la superposition d'univers incompatibles (« l'état quantique superposé concerne peut-être toutes choses en ce monde »), les miroirs (la fille du miroitier craint le réveil des ombres, qui « la nuit sortent des miroirs »)... Ce kaléidoscope finit par dresser le portrait éclaté d'une femme aimée et disparue, la mystérieuse Amphéandra qui s'incarne sous différents prénoms, mais qui n'apparaîtrait que dans la multiplication de ses avatars : « Comme recoller au jour sans rien perdre des distances qui donnent un visage unique à mon amour ? »

La structure de ce recueil n'est pas seulement complexe : elle est mouvante, comme si chaque nouvelle pouvait servir de récit-cadre à l'ensemble. « *La Nuit des juges* », bien sûr, que sa longueur et le choix du titre semblent destiner à ce rôle. Mais une autre nouvelle, peut-être la plus subtile, « *Les Planches* », pourrait elle aussi jouer ce rôle, puisqu'un comédien qui a effacé sa personne jusqu'à l'inexistence ne garde en mémoire « que les extraits les plus foudroyants du répertoire ». La clé peut aussi être contenue dans une remarque d'un narrateur :

« J'ai appris à l'usure que nous étions tous, milliards vivants ou morts, un seul et même être jeté au monde, dans l'inconnu, avec autant d'égarements singuliers de copies conformes. » Vivants ou morts réunis ? Incidemment, une autre nouvelle suggère que toute chose en ce monde puisse être comme le chat de Schrödinger, à la fois mort et vivant. « Derrière la porte, avant de l'ouvrir, le monde existe et n'existe pas tout à la fois. » Alors, sommes-nous vivants ou morts ? Les personnages existent-ils ou ne sont-ils que des rôles dans la tête d'un acteur de papier ? Qu'importe, puisque tout est pareil dans l'Au-delà ?

Toutes ces nouvelles, en fin de compte, composent le roman de cet être unique aux multiples facettes. Peut-être sommes-nous nous-mêmes dans ce « livre légendaire », ce « chef-d'œuvre perdu », ce « roman mythique » dont tout le monde a entendu parlé et que personne n'a lu ? Un de ces livres qui, dans une autre nouvelle, a disparu des bibliothèques et des librairies désormais vouées à la « littérature de confort » ? Et certainement ce livre entrevu dans la dernière nouvelle, sous forme de fragments, « un roman sous forme de vestiges », et qui, plus que les autres, pourrait servir de récit-cadre, un roman crypté où celui qui pleure une femme disparue croit la reconnaître, « sous des apparences sensiblement voisines ». Ce roman vertigineux, épuré jusqu'à la disparition, celui qui pourrait nous faire condamner pour « colportage de littérature séditeuse », c'est en fin de compte celui que nous tenons entre nos mains.

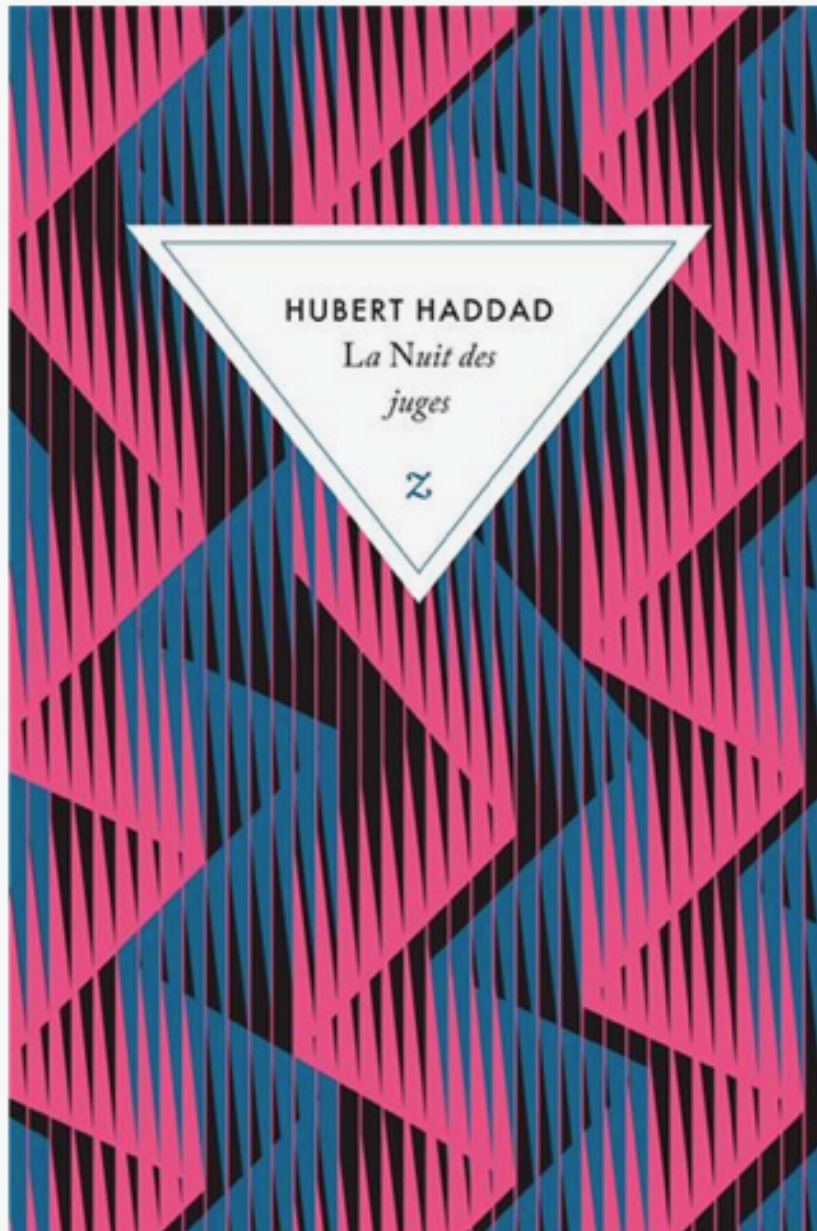
Si le thème de la femme disparue et la fusion / confusion des réalités parallèles sont des thèmes récurrents chez Hubert Haddad, jamais, me semble-t-il, il n'a été aussi loin dans la suggestion de ce qui ne peut se dire ni se comprendre dans une logique cartésienne. Car ce jeu de miroirs se retrouve jusque dans l'écriture, qui par moment se regarde elle-même, avec une discrète ironie – si un personnage relève la singularité d'un lieu, un autre rétorque : « on croirait un conte de science fiction » ; si un chasseur énumère l'impressionnante liste de ses armes, il est vite « las de cette recension ». De telle sorte que le lecteur est happé par le roman dont il devient lui-même un personnage.

Et l'écriture, précisément, ne peut qu'ajouter à ce rapt envoûtant, chaque mot, choisi avec une précision d'orfèvre, invitant à en goûter la saveur, avec poésie ou avec humour, dans la cruauté des adjectifs (les « soliloques invertébrés de vieux lombrics malséants ») ou des déterminants (« deux divorces couronnés d'un veuvage », « un célibat sans assignation »), la hardiesse des comparaisons (« un deuil qui change un cœur en as de pique »), la justesse des métaphores (une abeille « d'or brun en fusion »)... De ce travail d'orfèvre naissent alors des formules frappées comme des médailles et que nous porterons longtemps en mémoire : « hier est une tombe fraîche où tous les jours vécus se décomposent, et demain n'y rajoutera qu'un peu de terre. »

La viduité

LECTURES

La nuit des juges Hubert Haddad



Marc Verlynde, mai 2026

Des nouvelles de fantômes pour évoquer les effleurements d'une magie éperdue, le silence de nos tacites culpabilités, les fantastiques réticences par lesquelles, opaques, l'ensemble revient, circule, inconsistant ou comme un détail d'une indéchiffrable signification. Dans une prose envoûtante, d'une telle beauté plastique parfois que l'équilibre de ses phrases paraît apprêté, gratuit comme le brillant exercice de style que souvent sont les nouvelles avant, ici, d'être happées par une sourde angoisse politique, une claire vision de la déprédation des puissants, de l'impuissante résistance que, malgré tout, permet fugacement cette haute exigence stylistique, l'ironie et la distanciation qu'elle exige, dans le spectral de son style donc, Hubert Haddad nous entraîne dans des accidents de cars en bord de Loire, des châteaux en Sologne ou dans les bidonvilles d'un fascisme que tout semble aujourd'hui nous promettre. Les quatorze nouvelles de *La Nuit des juges*, comme hantées par la perte, la force de ce qui subsiste laissent résonner l'étendue d'un imaginaire ainsi que, hélas, la légère réserve d'une maîtrise trop grande, extérieure presque à son sujet.

On reçoit fort régulièrement l'abondante production littéraire d'Hubert Haddad. On ne sait cerner l'infime réticence qui nous éloigne un rien du charme indéniable de chacun de ses livres, de ses phrases à la sonorité, à la précision d'un vocabulaire d'une onirique variation. On n'est jamais entièrement happé, peut-être par le sourire ironique de l'auteur, sa propre incroyance au fond face au si bien huilé théâtre de marionnettes dont il s'amuse à montrer le dérisoire des ressorts. Pas certain que ce soit exactement cela, plus assuré en revanche que cette heureuse incertitude est ce qui nous fait, sceptique gourmand, revenir à ses récits. On ne peut pas, non plus entièrement faire accroire que l'on en perçoit les trucs, l'application d'une recette qui, comme il nous l'explique et invite à le pratiquer dans *Le nouveau magasin d'écriture*, chaque texte serait un défi, un musical exercice mathématique où il conviendrait de s'attarder à tenir la note pour en transmettre la tessiture, la perfection. Ça ne suffit pas, comme nos explications. Comme si on prétendait entendre quelque chose de construit dans *La Nuit des juges*, d'un rien froid, un tantinet railleur sur des personnages qui, économie narrative, ne sont que silhouettes esquissées en peu de traits, stéréotypes employés seulement pour montrer à quel point on n'est pas dupe de leur usage. Ce n'est pas encore tout à fait exact, ce n'est pas cela qui nous retient, si on le peut, d'adhérer totalement à ce livre. Le suivant éclairera, qui sait, un peu nos doutes. La lecture, peut-être, ne nous offre aucune autre promesse.

Il me semble, néanmoins, qu'Hubert Haddad donne une leçon (un autre aspect du souci ?) de cet art si essentiel de la nouvelle, de sa capacité à explorer des effondrements identitaires, des secrètes correspondances entre des instants de basculements, d'accès à ce fondamental mystère du réel. Dans *La Nuit des juges* le fantastique flottement se fait un rien narquois, une tendresse amusée, un regard amusé sur l'immuable des situations similaires où les doubles de nous-mêmes que nous manifestons soudain disparaissent, implosent. La transparence de nos inexisterances dans ce livre de maisons hantées, tout au moins dans sa première partie peu ou prou contemporaine. « J'étais transparent pour eux, un enfant de verre, un enfant miroir qu'on dévisage en passant, histoire de ne pas se reconnaître. » nous raconte « Le poisson d'argent », la première nouvelle nous montre cette affirmation qui semble hanté les récits d'Haddad : « le secret est là, de tous côtés, à chaque instant, inutile de le chercher, c'est lui qui nous fait exister. » Rien qu'une apparition, comme les bêtes qui passent dans cette grande maison solitaire, archétypale de ce fantastique, quelque chose qui « disparaît dans une fissure du temps » comme pour mieux revenir en suspicion. Un grand-père confie à son petit-fils cette permanence de l'insondable et témoigne ainsi de l'opacité de sa survie, seul, d'un effroyable accident de cars. Certains faits, certains détails circulent et travaillent l'ordinaire cohérence

des nouvelles. Rien de bien nouveau d'ailleurs dans leur enchaînement, on rêve encore de nouvelles parfaitement fragmentaire, totalement discontinues. On goûte quand même l'atmosphère surannée, empruntée donc, de ces nouvelles qui interrogent l'incapacité du fantastique à faire sans ce qui revient, sans l'immuable de nos peurs. L'exploration de l'imaginaire auquel se livre *La nuit des juges* s'amuse de l'itération de ses figures attendues, se joue alors du pastiche, nous plonge dans l'imitation sardonique, dans ce décalage qui permet de ne pas savoir où l'on nous mène. La Sologne, dans le récit éponyme est un univers de demeure, de fantômes, de maisons maudites, de fantaisistes écossais et de chasse, mesquine et bourgeoise si ce n'est pas pléonastique, coince un soir de tempête, se jouant de l'accusation. Hubert Haddad fait alors mouche dans sa manière de ne pas y toucher, de repousser la certitude de ce qui va se passer, du procès que le propriétaire des lieux feint d'organiser pour lui-même. L'ombre de la culpabilité est un spectre irrésolu, la chute est suspendue. « J'ai appris, à l'usure, que nous étions tous, milliards vivants ou morts, un seul et même être jeté au monde dans l'inconnu, avec autant d'égarements singuliers que de copies conformes. » s'exclame un théâtral en rupture, un autre fugitif, dans un univers qui rappelle celui d'*Un monstre et un chaos*. Nos meurtres se ressemblent, nos pertes itou. Le recueil devient pourtant plus intéressant quand cette peur se fait politique, miroir de notre moment historique. Le mystère devient une force d'obstinée et impuissante résistance : « Briser la mécanique du pouvoir pour toucher à l'être qui dépossède, c'est tout l'art ! » Avec un rien de naïveté, dans des récits un peu désincarnés, il n'est certes aucunement inutile de le rappeler. Le temps des frontières revient, celui de la misère et de la violence. L'auteur nous ramène, dans la belle nouvelle « Amphéandra », à l'impétueuse appelle de ce mystère d'une sorte de fugitive beauté, d'attente toujours d'autre chose, d'un dépassement, d'un espoir, d'une fragile vision de ce qui se répète, obsessivement nous réduit à une commune fragilité, à la fugacité de nos rêves sans paix. Une belle décohérence, l'imminence toujours du mystère. « Nous sommes au bord du secret, nous approchons, le mur du réel est près d'être franchi. » Une sorte de promesse dans cette nostalgie de ce que, peut-être, nous n'avons pas vécu, dont, livresque, nous partageons, encore et à jamais, l'expérience. *La nuit des juges* dans la fugace incertitude de ses nouvelles nous le laisse entrevoir. On veut conserver l'incertitude de ce flottement.

europa

revue littéraire mensuelle

Hubert HADDAD : *La Nuit des Juges* (Zulma, 19,50 €).

Hubert Haddad, dans *La Nuit des juges*, nous offre l'excellence en matière de nouvelle, genre dont il écrit que « c'est un art martial dont l'enjeu est de laisser croire à l'adversaire ». La nouvelle qui donne son titre à *La Nuit des juges* pourrait être un court roman en raison des héros impliqués dans cette histoire et de l'intensité de l'action, qui se situe dans une propriété en Sologne. Le style toujours recherché, précis, voire élégant, permet l'exposition de scènes soigneusement peintes. Quant aux divers personnages qui apparaissent, ils sont hauts en couleur et évoluent tous dans un même cadre de vie, celui de la grande bourgeoisie. L'évocation d'une partie de chasse de grand luxe entraîne des faits divers, des rebondissements allant jusqu'à la mise en scène d'un procès gracieux l'inculpé : Charles Dupont-Malloré, personnage douteux qui, son procès achevé, se rend dans son bureau et, pour des raisons inconnues, se suicide. La perfection du style, l'architecture du récit donnent tout son prix à cette nouvelle.

Pourtant on ne saurait passer sous silence le constat d'Hubert Haddad à propos du statut et de l'état de la littérature dans notre pays... « Bornages et frontières » révèle cette indigence : la librairie La Sauvagine est victime du « Ministère du Développement de l'analphabétisme » et voit ses rayons littéraires réduits à presque rien. La librairie est emprisonnée « pour colportage de littérature séditieuse », d'où le constat de l'auteur : « Quand il n'y aura plus de lecteurs pour ouvrir René Daumal ou Anna Akhmatova, nous céderons la place aux barbares ». Voilà qui est presque fait. Contre ce dictat, il suffit de continuer à lire les nouvelles du présent livre. Leur variété ne fait pas abstraction d'une réalité difficile à supporter : dans « Une nuit à Sohelo » la misère est présente en la personne du héros semblable à tous ceux qui comme lui vivent

de rien, dans la rue, vie qui contraste avec celle des habitants de la ville, nantis et indifférents au sort des miséreux. La conclusion est celle de l'auteur : « il m'arrive de rêver d'un monde sans guerre ni violence, un monde où les enfants des rues pourraient dormir jusqu'au matin ». Le style familier traduit cette lourde atmosphère qui pèse sur ce récit. Malgré cette peinture d'une société qui est la nôtre, Hubert Haddad n'oublie pas la présence et la force de la littérature comme dans « Un livre légendaire », nouvelle dans laquelle on retrouve des personnages ayant figuré dans « La Nuit des juges » : le célèbre écrivain Carl W. Lutzwein en quête de livres rares devient le père adoptif d'une jeune et future romancière, Katrin Blind, fascinée par le vieil homme. La recherche du chef-d'œuvre inconnu par Lutzwein altérera gravement sa santé et il mourra, de sorte que sa quête aura été vaine. On apprendra qu'un incendie s'était déclaré dans son appartement où étaient conservés ses livres, ses manuscrits : le feu aura effacé à jamais toute présence, celle de l'écrivain comme celle de ses trésors. La littérature semble désormais balayée de ce monde.

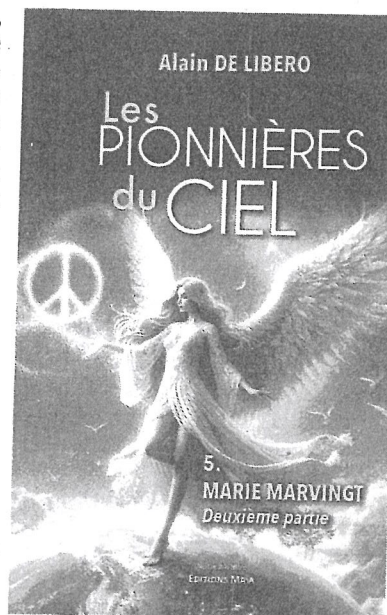
On pourrait évoquer dans ce livre des thèmes plus fantastiques, mystérieux comme la présence d'Amphéandra, femme qui hante l'esprit du narrateur, ou le destin du héros de la nouvelle « Les Planches », élevé par un père brutal et une mère folle, qui part à l'aventure et devient acteur dans un théâtre forain où évoluent des personnages pittoresques. On ne saurait oublier les brèves nouvelles où l'imagination de l'auteur et son regard critique font merveille : on peut citer « Du chien dans les mollets », court texte humoristique révélant la proximité du chien et de l'homme. De même l'imagination d'Hubert Haddad s'exprime dans « At home nowhere », court récit évoquant une catastrophe nucléaire mondiale atteignant la France et faisant de Chambord et de Chenonceau un refuge pour les exclus de ce monde.

La Nuit des juges, par la diversité des sujets, l'écriture parfaite adaptée à ceux-ci, par les multiples personnages mis en scène, témoigne de la force de la nouvelle dans la littérature contemporaine et du talent d'Hubert Haddad, écrivain majeur de notre temps.

Max ALHAU

Deux très bons auteurs

La nuit des juges (Zulma, 240 pages, 19,50 €) est un recueil d'une douzaine de nouvelles signées Hubert Haddad. La plus longue, d'une soixantaine de pages, est celle qui a donné son titre à l'ensemble. Une des plus courtes s'intitule « *bornages et frontières* » Lucile et le narrateur ont ouvert une librairie « *la sauvagine* » au sud du Luxembourg, à la frontière de la Meurthe et Moselle. Un lieu de résistance. « *Les dictatures d'Aiment pas les livres* ». Lucile se retrouve en prison, au centre pénitentiaire de Nancy Maxéville, pour « *activités prétendument rebelles* ». Va-t-on vers l'absurdité d'un monde sans livre ? Le message est clair : « *la nuit des juges* » se passe en Sologne, avec « *la pénombre bruineuse du soir* ». Un pays de chasseurs. « *De l'amour et de la mort, quel mystère est le plus grand ?* » Près de la Viergerie, une jeune fille est blessée. Un procès est organisé « *pour rire* ». Au passage, un coup de pied à Voltaire, « *l'armateur négrier* ». Et puis, il y a la belle et mystérieuse Amphéandra qu'on retrouvera à la fin des récits. « *La nouvelle est toujours quelque peu policière ou métaphysique* ». Entrer dans le monde complexe et hypnotique d'Hubert Haddad, c'est toujours ouvrir



une fenêtre sur l'imaginaire. *Les pionnières du ciel, tome 5* (Maïa éditions, 250 pages, 22 €) est la seconde et dernière partie consacrée à l'aviatrice « *hors du commun* » Marie Marvingt (1875 – 1963), préfacée par Chris-

tine Debouz, présidente de l'association française des femmes pilotes. Un chapitre de cette biographie écrite de manière chronologique par Alain de Libero est intitulé à juste titre « *une femme comme il n'y a pas d'hommes* ». L'auteur ne passe pas sous silence les polémiques qui ont surgi depuis deux ou trois ans sur les exploits de Marie Marvingt : tour de France 1908, bombardement de la base devenue allemande de Metz-Frescaty en 18-14, action durant la Résistance... Alain de Libero y répond bien-sûr. La méthode qui est la sienne s'appuie, comme d'habitude, surtout sur les articles parus dans les journaux et revues parus du vivant de « *la fiancée du danger* ». Ses détracteurs n'ont qu'un but : retarder l'entrée au Panthéon de cette héroïne, demi lorraine, demandée par le comité Marie Marvingt (39 rue Léonard Bourcier 54000 Nancy) et l'AFFP (<https://femmespilotes.fr>). Goethe (1749 – 1832) déjà signalait ce singulier travers de notre caractère « *dénigrant ou méconnaissant les plus hautes expressions du génie profond de l'espèce* ». On préfère la médiocrité bien établie et les petites ambitions.

Marcel Cordier

L'Echo du Vagabond
18.6.26



Le Tour des livres

Les terres d'eau et autres lieux magiques

Un roman de Serge Joncour, notre voisin lotois, ne laisse jamais indifférent. Avec **Une histoire d'amours**, publié chez Albin Michel, il nous entraîne dans les marais du Morvan où deux histoires vont se répondre à deux siècles d'intervalle. Franck et Léa, accompagnés de leurs deux enfants, ont quitté Paris pour s'installer dans un vieux moulin entouré de forêts et d'étangs, un pays humide que l'on nomme les Terres d'eau. Leurs voisins, Joss, un rustre peu causant, et sa compagne, la jolie Kelly, sont les gardiens du vieux château que les propriétaires laissent à l'abandon. Seule une mystérieuse chapelle, dite "des amants" est soigneusement entretenue. Léa qui doit retourner dans la capitale toutes les semaines pour son travail, se fait mal à la vie rurale. Au contraire, Franck, illustrateur, tente de percer le mystère de la chapelle, tout en entreprenant une liaison avec Kelly. Il découvre l'histoire d'amour qui a uni, en 1824, Rodolphe, un officier de santé en mal de notoriété (on songe à Charles Bovary) et Joséphine, jeune aristocrate

que son père veut marier dans son propre intérêt. Le médecin lutte contre la malaria, le mal des marais qui ravage la population, et contre les superstitions qui refusent la science. Curieusement, les deux histoires se répondent et se complètent, à travers le temps. Il est vrai que dans les Terres d'eau, la nature semble avoir un pouvoir qui dépasse celui des humains. C'est peut-être dans le passé que les mystères du présent trouvent leur solution.

À la lecture de **La Rosa Perdida**, de Christopher Laquieze, paru chez JC Lattès, on songe immédiatement au réalisme magique de Garcia Marquez. Dans un village perdu, San Jacinto, dans un pays d'Amérique du Sud, la population vit sous le joug du dictateur Galvez et de son représentant, le brutal capitaine Vega. Le bordel tenu par Sofia Ordonez, La Rosa Perdida, est le seul endroit où l'on peut vivre et s'exprimer en toute liberté. Tous les hommes s'y retrouvent, les opposants comme les partisans du tyran. Un beau matin, Sofia est arrêtée, dénoncée par son fils, et

pendue sur la place publique. Le roman remonte le temps pour nous révéler cette "chronique d'une mort annoncée". Le mari de Sofia, Mario, a été assassiné par Vega. Qu'a donc fait cette femme courageuse pour mériter d'être trahie par son propre fils ?

Avec son style poétique, fleuri et son usage savant des mots, Hubert Haddad occupe une place à part dans la littérature française. Paru chez Zulma, **La Nuit des juges**, la nouvelle qui donne son titre au recueil, nous entraîne dans une partie de chasse en Sologne, où les participants vont jouer à un jeu dangereux : celui de la justice.

Ainsi naissent les hippocampes, qu'Éric de Kermel publie chez Robert Laffont, est un hymne à l'amour et à la nature, une course tout autour de la Méditerranée. Lorsque Paolo perd sa mère, à l'âge de 11 ans, il fuit son village et ses origines. À Paris, la rencontre avec une femme mystérieuse va le lancer dans la quête d'un amour et d'un bonheur possible.

Jean-Luc Aubarbier